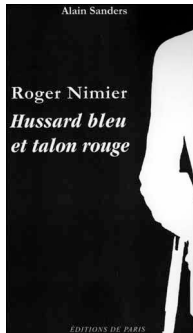


# Notes de lectures de Georges Leroy du mois de juillet 2007

## Roger Nimier, hussard bleu et talon rouge



**Alain Sanders**

Ed. de Paris, 290 p., 29 €

Voici le livre d'un mousquetaire amoureux de son père spirituel. L'auteur fait redécouvrir Nimier et, avec lui, une certaine conception de la vie et des êtres, le culte de l'amitié et de la littérature, et enfin la politique comme une esthétique.

La légende d'un Nimier dandy est tenace. N'a-t-il pas contribué, lui-même, à alimenter sa réputation d'amateur de jeunes femmes, de voitures rapides, d'alcools? Ce dandysme vécu permet-il de traquer un éventuel dandysme dans son œuvre? Nimier s'est donné beaucoup de mal pour donner l'impression, qu'il écrivait du bout des doigts, beaucoup de mal aussi pour cacher sous une apparente facilité un travail consciencieux et un souci du bel ouvrage. Pour Michel de Saint-Pierre, qui fut son ami, «plus que de tout dandysme, s'agissant de Roger, je parlerais de panache. Il n'avait peur de rien, et sous des douceurs apparentes, il possédait une fierté ombrageuse. (...) Roger Nimier était une sorte de mousquetaire empanaché qui ne méprisait pas la dentelle, mais qui lui préférerait son épée». Un panache, allié à une «fantaisie étoilée» qui lui aura permis de passer avec légèreté au milieu des catastrophes et des bassesses d'une époque de plomb, un sourire narquois et désabusé sur les

lèvres, et faisant un pied de nez irrévérencieux à cette société mercantile «vouée à la production de masse» qu'il n'aimait pas.

Solitaire entouré d'une foule de gens, homme de plaisir fasciné par l'ascèse, paresseux et oisif qui n'arrête pas de travailler, désespéré joyeux qui professe l'ennui chic, Nimier ne fut pas heureux. Le personnage que fut Nimier est ici restitué dans l'histoire du dandysme et dans ses heures et heurts de l'après-guerre.

Cette fête du dandysme qu'il illustra un temps se brisera tragiquement. Car il n'y a pas de dandy heureux, il n'y a que des dandysmes tragiques. Le dandysme n'aura été en définitive chez Roger Nimier qu'un masque parmi bien d'autres pour dissimuler la pudeur d'une âme trop bien née... Tel apparaît l'auteur du «Grand d'Espagne».

Sanders, quant à lui, n'est-il pas le héros du «Hussard bleu» et des «Epées»?

## Les racines de la liberté



**Jacques de Saint Victor**

Perrin, 360 p., 21 €

Le discours de la liberté politique en France est né sous la monarchie absolue. Mais c'est un discours pluriel qui n'a cessé d'évoluer et de s'enrichir. Les historiens ont souvent étudié les auteurs, qui s'étaient efforcés, entre le règne de Louis XIV et celui de Louis XVI, de concevoir une «pensée libérale» du pouvoir. Mais ils ont

rarement tenté d'en retracer l'histoire intellectuelle. Tel est l'objet ambitieux, et réussi, du livre. Nourri de nombreuses lectures, cet essai possède de la qualité plutôt rare de marier la profusion du savoir à la clarté de l'expression.

Les promoteurs de la «critique libérale» dont il interroge les racines ne sont ni des marginaux ni des dissidents: Fénelon, Boulainvilliers, Saint-Simon... ils ont tous vécu dans la proximité de la Cour avant de prendre leur distance volontairement ou non. Tous partagent, au crépuscule du Grand Règne, le souhait d'associer la noblesse à l'exercice du pouvoir. Leur opposition est à la fois libérale et aristocratique. Et si les remèdes qu'ils méditent ne se recourent pas toujours, leur réflexion puise dans un terreau commun: c'est l'histoire lointaine de la royauté, ce sont les «libertés germaniques» nées de la conquête franque du Ve siècle, qui fondent leur idée d'une monarchie «limitée», c'est-à-dire tempérée. Le passé national leur offre plus qu'un réservoir d'expériences utiles. À ce récit des origines qui érige la noblesse en rempart des libertés sera opposée la thèse «royale» qui nie la réalité de la conquête, dément l'existence des «libertés germaniques» et reconnaît à la monarchie dès l'origine un caractère absolu. Avec la publication de L'Esprit des lois, cette première «guerre des mémoires» semble tranchée en faveur des thèses germaniques. Mais la contribution de Montesquieu est d'exposer à ses contemporains deux modèles de liberté politique: la «liberté modérée» du régime monarchique et la «liberté extrême» incarnée par la Constitution d'Angleterre. En quelques décennies, la France est passée d'une guerre des mémoires à une guerre des principes. Au fil des pages l'auteur suit les traces éparses d'une «tradition civique» méconnue. Elle opposerait à l'héritage individualiste du libéralisme éco-

nomique de type anglais un idéal civique – nobiliaire, parlementaire, démocratique – qui cherche à concilier le pouvoir et la liberté par la citoyenneté. Serait-ce un trait commun souterrain d'une certaine pensée française de la liberté? Telle est la voie originale que cet ouvrage propose d'ouvrir.

## J'ai déjà donné



**ADG**

Ed. le Dilettante, 288 p., 19,50 €

Avant la parade, revue de paquetage! Alain Fournier (ADG ou encore Alain Camille, 1947-2004) est au néo-polar français d'après 68 ce qu'on appelle dans un défilé militaire un homme de base, à savoir le premier, tout en haut à droite, sur lequel les autres marcheurs au pas règlent leur cadence. À droite, il l'a été. À l'assaut en 68 dans les rangs royalistes tourangeaux contre la chienlit rouge, rédacteur à Minute et, pendant dix ans, militant caldoche en Nouvelle-Calédonie. Quant à la cadence, il a donné le rythme, en compagnie de son ami J.-P. Manchette (en haut à gauche), au polar français, revivifié par la gouaille célinienne, dans les années 70. Les autres n'ont eu qu'à emboîter le pas.

Fruit des noces épiques de Bardamu et de Chandler, Machin, héros d'origine russe, dont voici l'ultime tour de piste, aura eu neuf aventures. Paul Delcroix, ex-para (mais est-on jamais ex dans ce type de famille?) et son escouade de donzelles apprend la mort de Machin (né Djerbitskine) loin là-bas, en Nouvelle-Calédonie. Rendu sur place, il hérite d'un tapuscrit rédigé par Machin en 1981, récit

lyrique d'une aventure qui devait précipiter son exil aux antipodes. Titre de la liasse: J'ai déjà donné... Mise au point dévastatrice avec une droite extrême qui double-joue en permanence avec les idées et la morale, mais surtout récit pure-province, miné de néologismes double-pot. On n'en dira pas plus, sauf que l'histoire passe en permanence d'une main à l'autre, de celle de Machin à celle de Delcroix. C'est à la double lecture de l'enquête de l'avocat et du roman apocryphe qui nourrit l'investigation, que l'on retrouve, en même temps que la grisaille humide des Pays-de-la-Loire, la verve argotique des débuts d'ADG, l'acidité de sa plume et son amour immodéré pour le calembour. Car ADG, c'est avant tout un style. Un mélange d'ironie noire, d'humour parfois déjanté, de réalisme et de fantaisie. Pour son dernier baroud, voici donc ADG en roue libre. C'est son dernier roman noir ou plutôt un roman posthume... Chant du cygne d'une amitié où le mensonge et la trahison avaient leur part. On rit beaucoup à la lecture de ce roman noir farceur bourré des calembours et des néologismes dont l'auteur était friand. La parodie n'est jamais loin et bouscule les limites habituelles du polar. Ce livre pourrait se résumer dans ce jeu de mots suivant: «La nostalgie n'est plus ce bel été.»

## 100 ans de scoutisme



**Louis Fontaine**

Ed. de Paris, 162 p., 24 €

Le centième anniversaire du scoutisme est l'occasion pour des milliers de personnes de toutes conditions de faire mémoire de moments forts de

leur adolescence. Le 29 juillet 1907 le camp de Brownsea lance le scoutisme. Le 25 juillet 1920 la création de la fédération catholique des Scouts de France. Et pour d'autres, de mieux connaître cette pédagogie hors pair, qui, dans la nature, apprend la responsabilité aux jeunes. On retrouve aussi des figures: Vera Barclays, les abbés Cornette et Sevin, mais aussi Jean-Louis Foncine et Guy de Larigaudie; et des termes légendaires Chamarande, Jamboree, raiders...

Cet ouvrage relate les grandes dates depuis l'origine, la création, l'essor, les crises et la situation actuelle du scoutisme. Une très belle rétrospective des grands moments où le souffle épique est rendu admirablement. Un livre honnête et sans parti pris, sur un sujet à forte implication.

## L'anthropologie du don



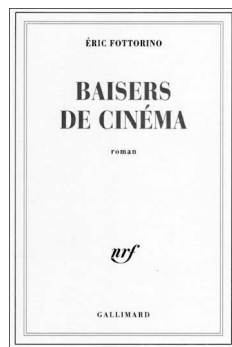
**Alain Caillé**

Ed. de la Découverte, 276 p., 11 €

Marcel Mauss, neveu et héritier spirituel de Durkheim, initiateur de l'ethnologie scientifique française, est universellement connu comme un des grands noms de la tradition anthropologique. Aucune discussion sur le don, qu'il s'agisse du don pratiqué dans les sociétés archaïques ou du don des modernes, ne peut ignorer son célèbre Essai sur le don. Mais, pour Alain Caillé et les auteurs regroupés autour de la Revue du MAUSS, si l'Essai est le texte le plus important de toute l'histoire des sciences sociales, c'est parce qu'il contient bien plus. Même si Mauss, épris de concret, se méfiait des grandes théories, il y a dans son œuvre, et plus spécifiquement dans

l'Essai sur le don, les fondements d'une approche généraliste en sciences sociales qui concerne aussi bien la sociologie que l'économie, l'histoire ou la philosophie. Encore faut-il les rendre clairement visibles. C'est à ce travail d'explicitation et de systématisation qu'est consacré ce livre, qui s'attache notamment à montrer comment Mauss nous offre une pensée du rapport social irréductible aux paradigmes dominants et rivaux de l'individualisme et du holisme méthodologiques, un "tiers paradigme", le paradigme du don. L'auteur précise: «Le don qui donne forme aux échanges et aux contrats n'a rien à voir avec la charité et le désintéressement. [...] Précisions encore: non seulement le don archaïque n'est pas la charité, l'altruisme, mais il n'est pas seulement le don; il s'organise en fait selon ce que Mauss appelle une triple obligation de donner, recevoir et rendre. [...] Nous tentons [ici] d'expliciter les enjeux de la découverte de Mauss pour les sciences sociales.»

### Baisers de cinéma



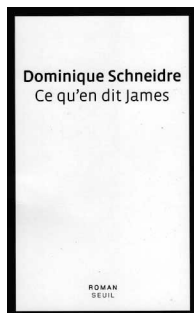
**Éric Fottorino**

Gallimard, 190 p., 18,50 €

Brillant avocat, Gilles Hector a pour père un talentueux éclairagiste de cinéma, un magicien de la lumière, un prince du noir et blanc. À sa mort, il laisse à son fils des centaines de photos et de bouts d'essais d'actrices. L'une d'elles est la mère de Gilles, mais son père ne lui a pas dit laquelle... il va donc se mettre à hanter les salles de cinéma, à épilucher les génériques d'époque, sans pour autant savoir s'il a vraiment envie de

retrouver cette mère inconnue. Un jour, après une projection, il découvre que sa voisine semble tout droit sortir d'un film. Une histoire passionnée ne tarde pas à naître entre eux, bien qu'elle soit mariée et mère d'un enfant –mais, pour elle, «les questions sont plus importantes que les réponses». Alors pourquoi chercher à comprendre? Étrangement, Gilles trouve dans cette liaison un motif d'accélérer ses recherches. Un jour, aux studios de la Victorine, à Nice, il découvre toute une série de bouts d'essais qui sont autant d'indices concordants sur l'identité de sa mère... Belle réflexion sur la lumière qui permet de voir au-delà des apparences, de faire surgir d'un visage ce qui n'apparaît pas au premier coup d'œil. Ce roman se lit comme un roman policier. À la fin le héros se retrouve en bonne compagnie pour commencer à vivre. Un livre en noir et blanc, entre ombre et lumière, tout entier fait de passé et de présent, de souvenirs et de passion.

### Ce qu'en dit James



**Dominique Schneider**

Seuil, 172 p., 17 €

L'entame de ce roman suscite l'intérêt. «Je n'aimais éperdument plus personne. J'avais soixante-dix ans et j'avais été coquette. On m'avait trompée, je m'étais fâchée, on m'avait quittée. On m'avait regrettée et on m'était revenu», nous raconte Alice, la narratrice. La dame en question s'occupe de son jardin en attendant un couvreur, inquiète de la lumière excessive qui passe à travers les tuiles. Alice habite Saint-Mérule, dans le Var. Elle a un fils prénommé Basile et un chat baptisé Pouchkine.

Elle se remémore avec nostalgie son passé de traductrice et poète. Elle "s'acharne à vieillir frivole" malgré les tuiles qui lui tombent sur la tête

Voici avant tout quelqu'un qui, depuis sa licence de lettres classiques, entretient un commerce durable et sérieux avec la littérature et les écrivains. Notamment Henry James, un «ami d'adolescence» avec lequel elle converse sans cesse. Cet homme aux longues jambes, qui bégaie, a l'art de tourner en dérision ce qui lui tient le plus à cœur et engloutit chaque matin trois toasts et un demi-pot de confiture de bigarades! Du «spécialiste des atermoiements», Alice essaie tant bien que mal de relire «les Ailes de la colombe», mais elle semble curieusement plus attirée par d'autres volumes. De septembre à janvier, l'auteur nous invite à la suivre le temps d'une promenade littéraire des plus savoureuses, remplie d'érudition littéraire et d'une drôlerie certaine.

### Charles du Bos, ou la tentation de l'irréprochable.



**Michel Crépu**

Ed. Le Félin poche, 156 p., 8,90 €

Charles Du Bos au début du XXI<sup>es</sup>? Qui se souvient de son Journal, un des plus extraordinaires qui soient? De ses Approximations, preuves d'un critique hors pair? Derrière Du Bos (1882-1939), on devine la présence de tout ce qui a compté en littérature dans la première moitié de ce siècle: Proust, Hofmannsthal, Rilke, Claudel, Valéry, Gide et bien d'autres écrivains. Européen de cœur, il a été l'ultime représentant d'une espèce disparue, où la vie est faite de voyage et de réceptions et où on peut

s'adonner pleinement à la culture. Sa vie quotidienne s'est déroulée dans la familiarité des «grands» qui composent la bibliothèque.

Mais il ne s'agit pas seulement de ranimer les souvenirs d'un temps révolu. Le Journal de Du Bos est d'abord, et cela d'une façon absolument singulière et inouïe, l'aventure d'un homme pour qui la littérature fut le lieu d'une expérience spirituelle sans équivalent. Cet essai s'est donné pour tâche de la faire savoir.

### **Le noble plaisir de louer**

Charles Du Bos n'est-il qu'un aimable représentant d'une civilisation disparue? De fait, sa mort en août 1939 lui épargna la vue d'un monde en train de s'écrouler. Disparaissaient en même temps un certain climat intellectuel, celui de l'entre-deux-guerres, et la référence à des valeurs spirituelles communes. Les Décades de Pontigny, créées par Paul Desjardins en 1910, furent l'un des derniers espaces où s'exerça cette convivialité intellectuelle et cosmopolite qu'il affectionnait tant. Ce fils de la grande bourgeoisie était bien l'héritier d'une vaste culture européenne - française, anglo-saxonne et germanique.

Intemporel, anachronique, Charles Du Bos l'était déjà de son temps, lui qui disait: "Je puis me simplifier sans limite, oubliant mon milieu, mon époque et me faire d'un autre âge..." Son "œuvre n'est pas plus adaptée à l'époque actuelle que ne l'était à la sienne le pauvre Charlie", soulignait François Mauriac. Considérons donc cette inadaptation comme une arme pour résister à l'arrogance amnésique d'une culture qui prétend, à chaque instant, s'engendrer d'elle-même.

Ce livre est une introduction intelligente et sensible à la personne et surtout à l'œuvre de Charles Du Bos. Une œuvre entièrement vouée à un double mouvement: la lecture et la critique de la littérature et la connaissance de soi. "À mes yeux, disait-il, l'acte intellectuel par excellence fut toujours acte de compréhension bien

plutôt qu'acte d'invention." Il serait donc arbitraire de distinguer ces deux impulsions: elles ne forment qu'une seule et même nécessité. Toute introspection passe par l'accueil et l'intelligence des œuvres d'autrui. Tout geste critique est intégralement littéraire, et c'est en cela qu'il concourt à la connaissance et à la conscience de soi.

"L'art, j'entends celui en qui l'artiste a requis, obtenu, engagé l'homme tout entier, nous révèle à nous-même", affirmait ce catholique (il revint dans le giron de l'Église en 1927, à l'âge de 45 ans) qui ne sépara jamais le "spirituel" de "l'ordre littéraire". La littérature, disait-il encore, est "la vie prenant conscience d'elle-même lorsque dans l'âme d'un homme de génie elle rejoint sa plénitude d'expression".

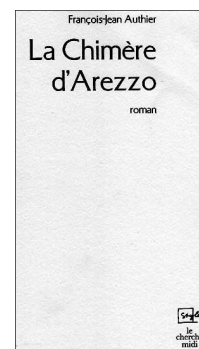
L'essentiel de l'œuvre de Du Bos tient dans son monumental Journal et dans les études qu'il rassembla sous le titre *Approximations*. Dans ces milliers de pages, s'exerce en plénitude le "noble plaisir de louer" que le diariste, citant Swinburne, aimait invoquer. De même Crépu rappelle que, pour Du Bos, une "tolérance prompte, facile, aiguisée de plaisir, est une condition essentielle du génie critique". L'acquiescement n'est pas chez lui le résidu d'une morale vaguement teintée de christianisme, mais l'impératif essentiel de sa méthode critique. Cependant, il se méfiait d'une exaltation qui pouvait aller jusqu'à la démesure. Paraphrasant Sainte-Beuve, il rêvait d'une "sorte de paix exaltée". D'ailleurs, il citait aussi ce mot extraordinaire de Joubert: "La bonhomie est une perfection."

L'auteur analyse avec finesse l'esthétique et la jouissance du beau chez Du Bos - "jouissance de réception" et non "jouissance de conquête", précise l'auteur. Son esthétique est inséparable de la visée morale, spirituelle de l'art. À la volonté et à la "précipitation captatrice", il oppose une "intelligence désintéressée", libre, hospitalière. Ce mouvement qui porte Du Bos vers l'œuvre des autres,

c'est, véritablement, son œuvre à lui. C'est là que se fonde son identité d'écrivain, solidaire de son identité de critique. En 1927, dans son Journal, il écrivit ces lignes belles et étranges qui définissent sa vocation: "J'en suis venu à me demander si la forme de sentiment qui est la plus essentiellement mienne ne consiste pas à obtenir tout simplement la vue d'un visage désarmé."

*Nota: Le Journal a été réédité chez Buchet-Chastel (3 vol., 2003-2005). Approximations, a été repris aux Éditions des Syrtes en 2000.*

## **La chimère d'Arezzo**



**François-Jean Authier**

*Ed. du Cherche midi, 242 p., 17 €*

Violoniste, concertiste de renom, Jean-Toussaint Beaufort, à la faveur d'un congrès international dans un pays de l'Est imaginaire, fait la connaissance d'une femme mystérieuse, archéologue passionnée par les Étrusques, Luminiza Dumitriu. Elle vit seule avec sa petite fille dans une principauté devenue république populaire, pays replié sur lui-même et dirigé par un despote mégalomane. Jean-Toussaint noue une relation improbable avec cette tentatrice qui exerce une véritable fascination sur lui. Contraint de rentrer en France au terme d'un très court séjour, il se sent mystérieusement appelé par Luminiza. Durant son second voyage à l'Est, il se retrouve mêlé aux soubresauts de la Révolution, découvre celles et ceux qui ont constitué le passé et la jeunesse de la jeune femme. Jusqu'où le mènera sa découverte? À sonder les liens de la mort, de la politique, de la musique, de l'amour, de la

mémoire, des secrets de famille, des drames incurables qu'ils entraînent. Mais aussi à quêter la vérité en lui.

Ce roman, qui épouse la marche implacable du temps, est une tragédie moderne qui use de certains ressorts du récit d'aventures policières et d'espionnage. Il invite à une réflexion sur les pouvoirs du réel et du factice. Artistiquement la Chimère d'Arezzo est une statue étrusque en bronze découverte à Arezzo en 1553. Une chimère, un monstre à la gueule de lion, sur son dos jaillit une tête de chèvre, elle possède aussi une queue en forme de serpent.

### Au secours pardon



**Frédéric Beigbeder**

Grasset, 318 p., 19 €

Que fait un homme qui s'est comporté toute sa vie comme un gamin à quarante ans?

Voici la confession d'un « recruteur esthétique » chargé de dénicher la future Claudia Schiffer ou Kate Moss. Pour cela, Octave Parango se rend en Russie. Acculé au futile, il devient chasseur de beauté. Il doit dégoter le visage qui, tartiné sur les culs de bus du monde entier, assurera les dividendes de l'Idéal. Octave arpente une Russie déglinguée par la mondialisation. Il va de palaces en boîtes privées, fatigue ses jeans dans des trains pourris, écume des villages désertés par les corbeaux. Il cherche la fille qui serait aussi un soulagement à son désarroi. Dans cette contrée, il y a toujours plus écorché, plus abandonné que soi. Pourtant Octave attend l'amour. Bien que le narcissisme ne conduit qu'à soi. Il évolue dans un « monde de seuls ».

Terre des extrêmes pour âme dévastée, le capitalisme est corrompueur de tout. Ce totalitarisme conduirait, selon l'auteur, à une nouvelle guerre des sexes et de l'amour. D'ailleurs, l'auteur établit un parallèle entre les méthodes de recrutement des top-modèles et le fascisme. Ce roman est un cocktail presque convenu de filles mineures, de libéralisme dévastateur, d'hommes d'affaires véreux et de Tchétchénie. L'univers de la mode sert de liant. Certes l'auteur force la dose. Ici le n'importe quoi a de l'avenir: tout est marketing et faux-semblant. L'idéologie du beau, du plus... est une tuerie. L'argent, le sexe, les marques ne consolent de rien. Restent la littérature russe et la religion. Finalement l'auteur comprend comme son « héros que jouir sans entrave ne rend pas obligatoirement heureux. À quarante ans, on ne dit plus grandir mais vieillir.

### Comment l'art devient l'Art



**Édouard Pommier**

Gallimard, 540 p., 45 €

Cet essai érudit montre que la sacralisation de la création artistique et de ses auteurs commença en Italie à partir du XIV<sup>e</sup>s, moment où l'art célèbre l'Art. Les honneurs décernés à la mort de Michel Ange signent l'aboutissement d'un mouvement qui s'est esquissé à l'aube du XIV<sup>e</sup> siècle avec Cimabue, Duccio, puis Giotto, et dont le présent ouvrage retrace l'histoire.

Il ne s'agit donc pas ici d'une histoire de l'art qui envisagerait les œuvres à partir du contexte culturel, politique et socio-économique de

l'époque, ni d'une histoire des artistes, de leurs ambitions et de leurs désirs, de leurs trajectoires personnelles. Il s'agit bien plutôt de l'histoire du « cortège » qui entoure et accompagne le développement de la production artistique - autrement dit, de l'invention « d'un ensemble complexe de textes et d'images, de monuments et d'institutions, [...] qui envahit les marges du fait artistique proprement dit et qui aide les contemporains à reconnaître sa spécificité ». Car l'art ne s'incarne pas seulement dans une fresque, un retable, un groupe sculpté. « L'art, c'est aussi, parfois, une valeur ajoutée aux œuvres d'art et à leurs créateurs ». Cette transformation de l'art en Art s'élabore à travers un ensemble de phénomènes parallèles. En plaçant Giotto parmi les hommes illustres de la cité de Florence, Boccaccio reconnaît aux artistes le statut d'acteurs essentiels de l'histoire. Ce changement se prolonge au Quattrocento par l'écllosion d'un discours sur la création artistique. C'est à cette période qu'apparaissent les premières biographies d'artistes, tandis que, grâce à l'architecte Alberti, naît la théorie des arts. Le peintre est désormais défini comme un savant, détenteur d'une vaste culture. Les arts plastiques passent des arts dits « mécaniques » au rang d'arts libéraux. Au XVI<sup>e</sup> siècle enfin, l'artiste toscan Vasari s'adonne, dans ses Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes italiens, à la tâche colossale d'écrire l'histoire des artistes italiens. Ce faisant, il désire surpasser Pline l'Ancien, qui avait, lui, retracé l'évolution de la peinture et de la sculpture grecques. L'histoire de l'art est bien « une renaissance à l'intérieur de la Renaissance ».

Cette période est marquée également par la création d'autoportraits qui permet à l'artiste d'affirmer sa conscience de soi. Autres jalons de cette célébration de l'art, les maisons d'artistes, puis la fondation d'académies artistiques et de musées, qui permettront la genèse de la notion de patrimoine.

Synthèse aussi vaste que précise, cet ouvrage intéressera les spécialistes comme les amateurs. Au fil des pages, embellies par une langue toujours claire et élégante, le souffle d'un amour profond pour l'art italien se fait sentir. On ne peut que saluer cette belle entreprise car, selon les mots de l'auteur inspiré par l'humaniste Baldassare Castiglione, « la connaissance de la peinture nous aide à percevoir la beauté du monde ».

## Les communautés traditionnelles en France.



**Thomas Grimaux**

La Nef, 178 p., 39 €

Tout le monde en parle mais personne ne les connaît réellement. Les communautés religieuses traditionnelles autorisées par le Saint-Siège restent un mystère. Ceux qui en parlent ont souvent une idée erronée de ces communautés, faute d'avoir pu aller vivre avec elles. Ces 17 fraternités sacerdotales, abbayes de moniales, abbayes de religieux, société de vie apostolique souffraient donc d'un déficit de reconnaissance du public, même parfois des fidèles proches de leur spiritualité. Les critiques pleuvaient et, au sein même de l'Église de France, l'ignorance de leur charisme les faisait prendre pour ce qu'elles ne sont pas. Pour la première fois, un livre leur est consacré. À la fois album photo et beau livre, cet ouvrage présente ces communautés religieuses séculières et régulières en communion avec Rome.

Avec honnêteté, l'auteur présente chacune d'elle dans toutes ses dimensions, historiques, géographiques, humaines et spirituelles, chacune dis-

posant et répondant à un charisme. Forte de vocations et de fidèles jeunes, elles constituent un élément essentiel de la Nouvelle Évangélisation voulue par Jean-Paul II. Benoît XVI vient d'en ériger une – l'Institut du Bon Pasteur – et voudrait libéraliser l'utilisation de la « messe en latin » dite de Saint Pie V.

L'auteur, après de multiples contacts, réussit le tour de force de les présenter comme elles sont. Son texte, d'un style vivant, filial et respectueux de la discrétion des prêtres et religieuses présentés, n'hésite pas à s'appuyer sur les propos mêmes des supérieurs. Le texte est merveilleusement illustré par des photos souvent inédites qui font découvrir le quotidien. Reprenant les paroles du Christ et les appliquant à ces communautés, l'auteur conseille: « Venez et voyez ».

## Les contre réactionnaires, le progressisme entre illusion et imposture.



**Pierre-André Taguieff**

Denoël, 620 p., 28 €

D'aucuns se souviennent d'un fameux Rappel à l'ordre commis par Daniel Lindenberg en 2002, dont on n'a jamais su s'il ne désignait pas en réalité, une démarche bassement flicarde, plus que la posture de ces fameux « nouveaux réactionnaires » qu'il s'agissait de clouer médiatiquement au pilori. On avait eu droit, en 120 pages, à une acrobatique synthèse des tendances « réactionnaires » (comprenez: anti-Islam, anti-démocratie, anti-Progrès, etc.) de penseurs pourtant aussi différents entre eux que Finkelkraut, Taguieff, Manent,

Shmuel Trigano, Jacques-Alain Miller, Alain Badiou (ex-maoïste), et du trio d'écrivains ronchons et polémistes de talent Muray, Houellebecq et Dantec. C'était hâtif et malveillant. La résurgence d'une pensée « réactionnaire » semblait bien réelle.

Partant de ce livre, le présent auteur l'identifie comme le symptôme d'une « stupidité vertueuse ». Cette stupidité crasse s'enracine dans la pratique *vigilancielle* d'une certaine pensée « progressiste », qui croit encore que l'histoire est axiologiquement orientée vers le Progrès. Le présent livre s'oppose d'abord à ceux qui mettent en cause le droit de défendre des idées de droite, ou simplement libérales dans ce pays.

Depuis la Libération, nous dit Taguieff, un spectre hante la France: celui du « fascisme ». Le fascisme mussolinien et le national-socialisme sont morts et enterrés, mais régulièrement on réveille leurs fantômes. Si l'idée de prétendre que les gens qui votent Buffet ou Besancenot sont des « bolcheviks » au couteau entre les dents ne vient à l'esprit de personne, il n'en va pas de même avec les électeurs de Le Pen et, depuis quelque temps, de Sarkozy, stigmatisés comme « fascistes » en puissance. Les Français veulent de l'autorité à l'école? « Réacs ». Une plus grande régulation de l'immigration? « Fachos », etc. Heureusement, les « contre-réactionnaires » veillent, et agitent des pétitions à tout vent. L'auteur brosse leur portrait-robot. On les reconnaît à leur manie de faire des procès ad hominem. Le « contre-réac » s'y entend pour dénoncer le conservateur sous le libéral; le « réac » sous le conservateur et le « facho » sous le « réac ». Cet antifascisme idéologique, explique Taguieff, est l'héritier résiduel d'une rhétorique créée dans les années 1930 par le mouvement communiste international pour stigmatiser tous ceux – libéraux, conservateurs, partisans du colonel de La Roque, ou maurrassiens – qui n'avaient que l'anticommunisme en commun. Instrumentalisé et dissocié de l'antitotalitarisme (Georges Orwell aura ce

mot fameux: «l'intellectuel de gauche n'est pas antitotalitaire, il est antifasciste») l'antifascisme mis en musique par le PCF aura pour fonction d'occulter, à la Libération, la dimension criminelle du stalinisme et de renvoyer dans les ténèbres tous ceux que les communistes combattent. À ce titre, De Gaulle sera traité de fasciste tout comme Raymond Aron.

Si cet antifascisme n'est pas mort avec l'effondrement de l'URSS, c'est qu'il sert d'identité à une gauche en manque de lendemains radieux, à qui il reste quand même un "Grand Méchant Loup" prêt à sortir du bois, pour se donner des frayeurs. Depuis quelques années, ce rôle est joué par le FN, dont le «national populisme», ainsi que le définit Taguieff, est issu de la tradition plébiscitaire du boulangisme. Pour l'auteur, si les antifascistes voient le fascisme là où il n'est pas, c'est qu'ils n'ont rien compris à ce qu'il a été. Pour lui, comme pour la grande majorité des spécialistes, le fascisme ne se confond ni avec le conservatisme ni avec la réaction traditionnelle. Il est fondé sur l'idolâtrie de l'État et du Parti, un nationalisme mâtiné de socialisme, et surtout sur l'idée qu'il faut générer un homme nouveau. Les réactionnaires (Maistre, Bonald, Maurras...) ne croyaient pas en l'homme nouveau, ils prônaient un ordre éternel, alors que fascistes et nationaux-socialistes rêvaient d'une humanité "régénérée". Or, le paradoxe de ce fantasme de régénérescence, où l'on peut voir l'effet d'un thème religieux sécularisé, est qu'il est plutôt d'essence futuriste et moderniste. L'auteur en retrouve le leitmotiv tout au long de l'histoire de la modernité, aussi bien chez Darwin que chez Marx, notamment à travers une certaine conception évolutionniste et finaliste qui prétend, par la science et la technique, "améliorer" l'espèce humaine.

Néanmoins, l'auteur ne va pas jusqu'à s'interroger sur les idéaux progressistes de l'Occident comme générateurs de barbarie. Toutefois il suggère que la volonté de transformer

l'homme par l'idéologie, qui a été la marque de fabrique du fascisme, comme du communisme, aurait été inconcevable sans la vision scientiste et quasiment mécaniste du progrès qui fut à l'œuvre tout au long du XIXe siècle.

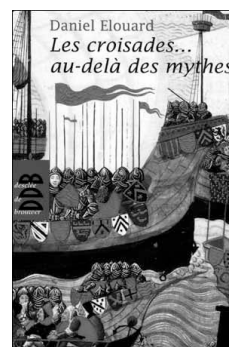
Plus globalement ce livre est l'histoire d'une illusion devenue escroquerie: l'idéologie du progrès, ou progressisme. L'auteur montre comment fut dévoyée une authentique pensée de l'émancipation pour devenir l'alibi d'entreprises politiques parfois criminelles. La grande simplification eut lieu dès le milieu du XIXe siècle où le progressisme se figea en une utopie futuriste et scientiste tournée vers des "lendemains qui chantent". Dès lors, l'idéal de la libération de l'humanité, comme celui d'un bonheur pour tous dans une société plus juste, subit une falsification dévastatrice dont le stalinisme fut le point culminant. Parallèlement, le progressisme n'a jamais cessé de justifier le productivisme et le culte de la croissance, responsables de la vandalisation de la planète. Le terrorisme intellectuel s'exerce aujourd'hui au nom de l'antifascisme, forme faible du progressisme, dans laquelle la visée d'émancipation a été remplacée par la pratique de la dénonciation. Lorsque l'antifascisme n'a plus de vrais fascismes à combattre, les campagnes de délation suppléent aux luttes de libération. Les nouveaux progressistes se contentent de faire la chasse au Mal politique, incarné par les "puissants", les "dominants" et les "réactionnaires". Ils ne prétendent plus "créer l'homme nouveau" ni "changer la vie", ils se donnent pour seule ambition de barrer la route à la "réaction" ou à la "barbarie" dont le nouveau nom est l'Amérique, avec son "impérialisme" et son "libéralisme sauvage" allié au "sionisme international". Leur stock de slogans s'est enrichi de la mise en accusation des "néo-réacs". Un nouveau conformisme s'est installé...

Précisons que l'auteur rappelle que «la tradition minoritaire de l'antifascisme antitotalitaire a été illustrée

par les noms d'André Suarès ou de George Orwell. Elle n'est jamais devenue majoritaire. Elle n'a cessé d'être diffamée par les esprits totalitaires, les communistes et leurs alliés, et plus particulièrement, dans ce vaste espace idéologico-politique, par les pseudo-antifascistes». C'est à cette tradition minoritaire que l'auteur de ce livre se rattache.

Donc L'historien Pierre-André Taguieff dénonce la confusion actuelle des idées et les procédés d'intimidation de ceux qui voient le fascisme derrière toute pensée qui n'est pas la leur. Renouvelant en profondeur l'histoire des idées politiques, cet essai met au jour d'étranges filiations entre les totalitarismes d'hier et les pseudorésistances d'aujourd'hui.

## Les croisades, au delà des mythes.



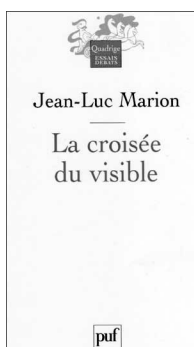
**Daniel Édouard**

*Desclées de Brouwer, 162 p., 16 €*

Assez curieusement, les croisades furent longtemps un des épisodes les plus mal connus de notre histoire. On du attendre les années 1930 et les travaux pionniers de René Grousset pour disposer du premier récit circonstancié, et fort heureusement réédité, de l'épopée des Francs en Orient. En soixante-dix ans, la recherche historique s'est considérablement enrichie. Songeons aux travaux de Paul Alphandéry et Alphonse Dupront, à ceux de Jean Richard, de Hans Mayer ou bien encore de Claude Cahen. Si les croisades sont mieux étudiées, sont-elles mieux comprises? On peut en douter, tant sont colportés de préjugés, sous prétexte d'anticolonialisme. Alors que «la chevalerie

franque a été dépouillée de son auréole de gloire», les publications sur les croisades prolifèrent, alimentant bien des mythes dénoncés par l'auteur. Vues autrefois comme un des moments les plus glorieux de l'Histoire de France, les croisades ont de nos jours mauvaise réputation et sont considérées comme les premiers symboles de l'expansionnisme occidental. Le mot est tellement galvaudé qu'il a perdu son sens originel – dérivé de "croix", insistant sur l'aspect religieux – pour ne plus signifier que "combat". La politique elle-même s'en est emparée. Or c'est bien là que se cache le malentendu fondamental. Chaque siècle s'est intéressé aux croisades et les a racontées selon ses propres critères. Ce livre dénonce les mensonges si répandus aujourd'hui, en cherchant à comprendre une époque fort éloignée de la nôtre, en se fondant, avec le recul qui s'impose, sur les textes du temps.

## La croisée du visible



**Jean-Luc Marion**  
PUF, 160 p., 12 €

Jean-Luc Marion, ancien élève de l'École normale supérieure, est professeur de philosophie en Sorbonne. Phénoménologue, il s'est beaucoup intéressé à la problématique du don. Il se penche ici à l'image et à l'art pictural. La question de la peinture n'appartient ni d'abord, ni uniquement aux peintres, moins encore aux seuls esthéticiens. Elle appartient à la visibilité elle-même, donc à tous et à la sensation commune. Si le laid n'offre pas à la sainteté son meilleur écrin, le beau peut lui faire écran. Ces études, rassemblées dans ce volume, sont

consacrées à une analyse phénoménologique de l'image, de sa représentation et de sa perception. Elles sont nées de discussions entre philosophes préoccupés de questions esthétiques, de la "visibilité" de la peinture, du "tableau véritable qui échappe autant à celui qui le signe qu'à celui qui le regarde", de l'image qui "remplace" le monde et tient lieu d'original.

## Croquis de mémoire.



**Jean Cau**

Table ronde, 260 p., 8,5 €

Écrivain et journaliste, Prix Goncourt 1961 avec *La Pitié de Dieu*, Jean Cau (1925-1993) a été le secrétaire de Sartre avant de devenir le pourfendeur des modes de la Rive gauche.

De Mitterrand et Pompidou à Cocteau et Sartre en passant par Malraux, Gaston Gallimard, Orson Welles, Genet, Camus, Lacan, Mauriac et Montherlant, de Coco Chanel à Ava Gardner, de Hemingway à Luis-Miguel Dominguin, et à bien d'autres « personnalités » – sans oublier le trajet de l'auteur de sa province à Paris et à Saint Germain des Prés –, l'auteur croque au hasard de sa plume des visages, des lieux et des situations surgis de sa mémoire. Il note « des impressions qui ne se sont pas délavées, des dialogues capturés jadis et naguère, des idées miennes sur les personnages qui ont traversé la scène, au cours de ma vie, et sur moi-même, principal acteur de celle-ci ». Grâce à la maîtrise d'un style incomparable, de notations à la fois brillantes et retenues, grâce à une lucidité et à une sincérité de ton aujourd'hui rares, notre auteur, en se promenant dans

les jardins du passé, a composé ici un magnifique bouquet de souvenirs, aux fleurs, feuillages et épines mêlés, et d'or montent les parfums du temps perdu.

## De Gaulle en maillot de bain



**Gérard de Cortanze**

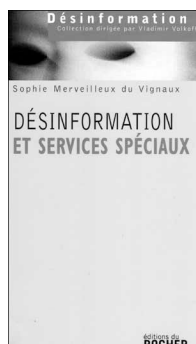
Plon, 360 p., 21 €

Le titre de ce roman des origines s'est vite imposé « en maillot de bain », comme on le disait alors dans les cours de récréation de la maîtresse. Tous les acteurs de cette tragédie française, en maillot de bain ou non, vivent leur vie dans la France de l'après-guerre. Les années 50 et 60 sont marquées par deux mutations majeures: la décolonisation et la modernisation. Au fil des pages on revoit la France des 40% de Français qui ne se lavent qu'une fois par mois et des 75% qui n'utilisent jamais de brosse à dents. La France des appareils ménagers, ces « amis des femmes », et des huit actifs pour un retraité. La France des Yé-Yé et de la 4 CV, de Poujade et de Minou Drouet, du Spoutnik et de l'Ange blanc, de l'ORTF et du journal Pilote, de la fin de la soutane et de l'apparition des collants. La France de la libération des mœurs et de la culture, mais qui ne conçoit pas de projet social sans brutalité, qui s'arc-boute sur ses acquis, qui oppose déjà les jeunes aux vieux. La France qui se relève et qui court, mais vers quoi?

Dans ce livre de souvenirs, parfois drôles souvent tendres, l'auteur s'attache à décrire une « France réelle » qui l'a vu grandir et se demande si les Trente glorieuses, même en maillot de

bain, l'ont été autant qu'on l'a prétendu. Un petit voyage dans cette «douce France, cher pays de mon enfance».

## Désinformation et services spéciaux



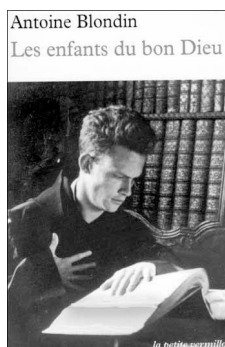
**Sophie Merveilleux**

Le Rocher, 240 p., 18 €

Voici une pièce de théâtre originale où trois acteurs (les services spéciaux, les médias et le public) sont tour à tour victimes, manipulateurs et cible de la désinformation. Ils datent approximativement de la même époque; ils sont méconnus et souterrains; ils exigent une connaissance parfaite de leurs cibles et sont néanmoins tenus de masquer continuellement leurs véritables intentions; ils sont intimement liés aux techniques de l'information. La désinformation et les services spéciaux présentent incontestablement de nombreux points communs. Pourtant le simple fait qu'il soit si difficile d'accéder à des définitions claires et concordantes laisse le champ ouvert à toutes les approximations. Ces mêmes approximations sont déjà un facteur de la désinformation. Alors, désinformation et services spéciaux: amis ou ennemis? Dans un monde où la maîtrise de l'opinion est le secret du pouvoir de tous les pouvoirs, on comprend bien l'enjeu stratégique que représentent les médias dans la sphère politique comme au sein des services secrets. Mais qui dit opinion et information dit aussi désinformation... L'affaire du Rainbow Warrior, illustre l'analyse de façon détaillée. Désinformation par l'erreur, par l'inversion des rôles, par la supposition,

par l'image... Nous sommes mis en face des faits avec toutes les clefs de lecture quant aux procédés utilisés et aux résultats obtenus. Ce livre donne à lire une approche à la fois concrète et richement documentée d'un thème qui passionne beaucoup de monde.

## Les enfants du bon Dieu.



**Antoine Blondin**

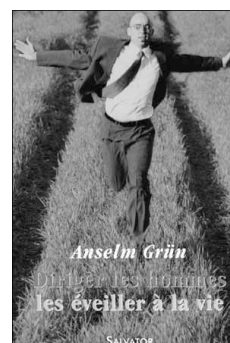
La Table Ronde, 257 p., 8,50 €

Couronné par le prix des Deux Magots en 1949 pour son premier livre (L'Europe buissonnière), Antoine Blondin (1922-1991) fit sensation avec sa manière désinvolte d'aborder la guerre alors qu'il avait passé deux ans au STO en Allemagne. Encouragé par un article favorable de Marcel Aymé, le romancier publia son deuxième livre à La Table ronde, sous la direction de Roland Laudenbach. Publiés en 1952, Les Enfants du bon Dieu furent écrits en moins d'un mois. Blondin avait pour amis Roger Nimier, Jacques Laurent et Michel Déon, tous de droite quand il fallait être communiste pour être à la mode, les quatre écrivains, qui opposaient l'amitié, le style et l'honneur au terrorisme intellectuel, devinrent «les Hussards» pour Bernard Frank.

Ce nouveau volet de l'autobiographie à peine masquée se prolongera dans L'Humeur vagabonde, Un singe en hiver et Monsieur Jadis. En 1968, Michel Audiard s'inspira du titre livre pour son film éponyme. Ce roman met en scène les aventures d'un professeur d'histoire, Sébastien Perrin, qui épouse une jeune bourgeoise d'origine slave, Sophie Ros-topchine, à la fin de la guerre. Pour le héros, l'école et le mariage corres-

pondent à une double prison dont il est à la fois le prisonnier et le geôlier. L'enseignant rejette le traité de Westphalie et batit une histoire à sa manière. Parallèlement, Albertina, une princesse allemande, lui fait tourner la tête. Mais tout rentrera dans l'ordre, à la fin! Claires et élégantes, toutes les observations qui sonnent si justes sont servies par une langue à la fois classique et pleine de trouvailles. Une impeccable écriture à l'imparfait du subjectif sur la crise de la trentaine.

## Diriger les hommes



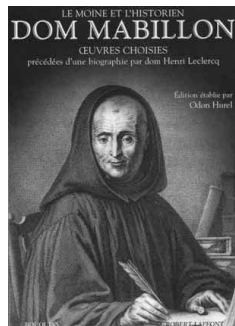
**Anselm Grün**

Salvator, 192 p., 20 €

Chaque entreprise accorde de l'importance à formation de ses cadres et employés. Pourtant, les sessions de formation font plus souvent place aux questions de méthode qu'aux préalables nécessaires à une bonne gestion. Pour l'auteur, moine bénédictin, la Règle de saint Benoît constitue un point de départ inédit pour aborder cette question. Le rôle de la personnalité dans la gestion est capital, les conseils pratiques ne viennent qu'au second plan. Il importe donc que celui qui est appelé à diriger fasse un travail sur lui-même. La Règle de saint Benoît fournit des principes et indique la voie à suivre pour que l'administration des choses réponde à nos besoins, aux exigences de la création, pour qu'elle assure la subsistance de tous et contribue au développement de la vie. La gestion d'entreprise lui est présentée comme un chemin spirituel et une école de sainteté. Qui a affaire à d'autres êtres humains se trouve position d'être tour

à tour dirigeant et dirigé. C'est pourquoi ce livre ne s'adresse pas seulement aux cadres dirigeants mais aussi à chacun d'entre nous.

## Dom Mabillon: la religion de l'histoire.



**Odion Hurel**

Robert Laffont, 1130 p., 30 €

À l'occasion du tricentenaire de la mort de dom Jean Mabillon (1632-1707) le savant bénédictin est salué comme l'un des créateurs de la science historique moderne fondée sur une interprétation rigoureuse des sources documentaires. Il a sans doute fourni à La Bruyère le modèle de l'« homme docte ». Louis XIV avait appelé ce fils d'humbles paysans champenois "l'homme le plus savant de son royaume". Mais qui se souvient de lui? Cette amnésie collective a partie liée avec la "crise de la conscience européenne" qui, à la fin du XVIIe siècle, a séparé en France, pour longtemps, la foi et la vérité, la religion et la science, l'érudition et les sciences humaines, en rendant une partie de l'histoire du sentiment religieux totalement opaque à l'esprit laïque. Ce clivage ne se retrouve nullement dans les lumières anglaises ou allemandes: qu'on songe aux relations que Newton et Kant établissaient entre la religion et la raison!

Né à Saint-Pierremont, dans les Ardennes, au sein d'une modeste famille de paysans champenois, Jean Mabillon n'est pas âgé de douze ans quand il gagne Reims afin de poursuivre des études qui vont rapidement dévoiler une personnalité hors du commun. Il achève là-bas sa rhéto-

rique, puis rejoint le séminaire de l'Université où il reçoit la formation littéraire qui orientera toute son existence. Bientôt attiré par la vie religieuse, il revêt en 1653 l'habit monastique à Saint-Rémi de Reims, intégrant la congrégation de Saint-Maur. Ordonné prêtre en 1660, il est envoyé quatre ans plus tard à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où se déroulera le restant de sa vie. La famille dite de Saint-Maur, du nom d'un disciple de saint Benoît, est une des dernières manifestations de la réforme bénédictine en France. Elle surgit en 1618 avec le dessein de restaurer les antiques principes de la Règle bénédictine. Mais en raison de la place accordée au travail intellectuel dans ses monastères, la congrégation sera aussi une pépinière d'érudits.

À St Germain des prés, Mabillon déploiera un infatigable labeur de chercheur qui, loin de l'enfermer à l'intérieur des murs de son couvent parisien, le conduira à maintes reprises sur les routes de France comme de l'étranger. Les récits de ses voyages révèlent ses patientes traques dans les bibliothèques européennes, à l'affût de nouvelles pièces ou de manuscrits inédits qui fourniront la matière de ses innombrables opuscules, comme de ses monumentales entreprises éditoriales, mêlant avec un certain bonheur le pèlerinage et l'enquête scientifique. Après avoir conduit la publication des œuvres complètes de saint Bernard ainsi que l'impression des Actes des saints de l'ordre bénédictin, puis collaboré à l'édition des écrits de saint Augustin, il se verra encore confier la rédaction des Annales de son ordre.

Malgré la charge que lui imposent ses multiples travaux, il trouve encore le temps d'entretenir une abondante correspondance avec les esprits les plus distingués de son temps. Tenu en grande estime dans la république des lettres, il sera d'ailleurs reçu à l'Académie royale des inscriptions en 1701.

Le présent recueil offre quelques-uns des textes les plus fameux de l'éminent mauriste et s'inscrit dans la perspective de l'histoire religieuse, comme son *Traité des études monastiques* qui défendait, contre Rancé, la place du travail intellectuel dans la vie des moines. Un autre écrit montre Mabillon prenant la plume pour se faire l'avocat de la Sainte Larme conservée dans l'abbaye de la Trinité à Vendôme, au risque de contredire les méthodes historiques défendues dans sa *Dissertation sur les saints inconnus*. Il est vrai que l'utilisation de la critique ne l'écarta à aucun moment du respect de la tradition.

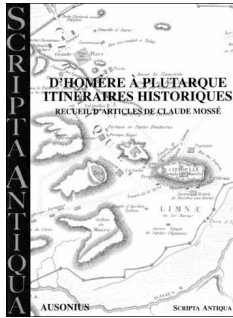
Tout aussi soucieux de la dimension spirituelle du monachisme, Mabillon donna, en 1697, une traduction commentée de la Règle bénédictine, où apparaît une grande piété personnelle qui lui fit composer, pour son usage propre, un recueil intitulé *La Mort chrétienne* qui relatait la fin exemplaire d'une trentaine de saints. Jamais, souligne Odon Hurel, le savant bénédictin ne sépara foi et histoire, au point de faire de celle-ci « un des fondements de la religion et de la piété, et ainsi un des moyens de tendre à la perfection chrétienne ».

On trouvera également un texte sur la Règle de Saint-Benoît, de plusieurs *Dissertations sur la religion*, de plusieurs *ÉCRITS* sur le monachisme ainsi que de *Lettres inédites*. Enfin sont réunis les textes épistémologiques de Mabillon concernant sa conception de l'histoire, qui constitueront dorénavant un répertoire d'une grande utilité pour les chercheurs, et notamment les *Brèves réflexions pour les règles de l'histoire*, textes transcrits des archives par la chartiste Mme Baudoin Matuscek. Selon le principe qui guide l'ensemble de l'ouvrage, ces considérations sur l'histoire sont également présentées en référence à "la définition de l'identité bénédictine".

Le mérite de ce beau travail est de nous faire redécouvrir, avec l'itinéraire oublié du grand historien, non seulement celle du sentiment religieux à

l'âge classique, mais aussi les liens dissimulés et profonds qui ont attaché le croire, le savoir et le pouvoir.

## D'Homère à Plutarque.



**Claude Mossé**

Ed. Ausonius (Bordeaux)

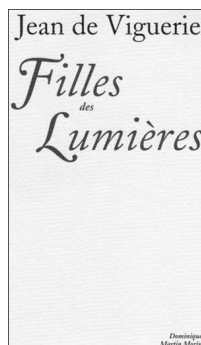
328 p., 30 €

D'une génération intermédiaire entre celle de Jean-Pierre Vernant et celle de Pierre Vidal-Naquet, Claude Mossé occupe une place singulière au sein des historiens de l'Antiquité. Son Histoire d'une démocratie, Athènes, des origines à la conquête macédonienne, qui inaugure la collection "Points-Histoire" au Seuil en 1971, est devenu un classique. Bien que lue par des générations d'étudiants, son œuvre scientifique proprement dite est injustement reléguée au second plan par l'excellence de ses travaux de synthèse (la tyrannie, la démocratie, la femme, le citoyen), ses biographies (Démosthène, Périclès, Alexandre), ses grands manuels, voire par les collections d'articles destinés au grand public. Ce recueil rappelle que l'auteur n'est pas seulement un grand professeur, mais a aussi enrichi le savoir par une recherche de premier plan.

Le présent recueil confirme qu'il n'y a pas une "démocratie athénienne" fixée une fois pour toutes dans les descriptions de Thucydide ou Aristote. Les pratiques sont autres que celles que décrivent les théoriciens et le temps modifie les rapports de forces au sein d'une société plus mobile qu'il n'y paraît. Les articles sur l'ostracisme et les procès politiques permettent de comprendre comment le premier reflète une société politique d'aristocrates qui se

considèrent comme des pairs, alors que l'émergence d'hommes sans ancêtres transpose ce qui n'était que conflits personnels en débats sur des choix politiques et sociaux. Là où l'exclusion temporaire d'un rival grâce à l'appui d'une clientèle mobilisée suffisait à traduire un rapport de forces, les progrès de l'égalité civique et l'implication d'hommes nouveaux qui font de la conduite des affaires un véritable métier obligent à recourir au procès, souvent suivi de condamnations à mort, contre ceux à qui l'on fait porter la responsabilité de l'échec, qu'ils aient mal agi (les magistrats) ou qu'ils aient mal conseillé (les orateurs). Dans cette cité où la parole politique règne, ce n'est guère avant le IV<sup>e</sup> siècle que les orateurs se constituent en un groupe distinct des magistrats. Ce livre permet de décrypter les ressorts cachés et met en évidence la subtilité d'une vie politique mouvante. L'auteur s'attache à montrer comment l'on peut innover tout en tenant un discours passéiste. Ainsi de Lycurgue, qui gouverna Athènes pendant une douzaine d'années après la défaite de Chéronée (338), et qui, sous couvert de restauration du passé, jeta les bases d'une Athènes nouvelle, celle de l'époque hellénistique.

## Filles des lumières.



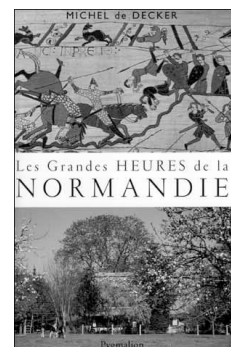
**Jean de Viguierie**

DMM, 300 p., 23 €

Cet ouvrage retrace l'histoire des salons parisiens au XVIII<sup>e</sup> siècle. Non pas des salons de pure mondanité, mais des salons, sociétés d'esprit, où des gens du monde côtoient des gens de lettres. On y converse, on y fait la

lecture d'œuvres à paraître. On y dîne ou on y soupe. Ces réunions regroupent vingt à vingt-cinq personnes tout au plus. On y est entre soi, entre esprits supérieurs, ou s'estimant tels, et se tenant à l'écart du reste des humains. Le souvenir de certaines hôtes, comme Mme Geoffrin ou la marquise du Deffand, est encore vivant de nos jours. Mais ces femmes ont eu beaucoup d'émules, aujourd'hui oubliées. Ce livre les fait revivre. Toutes sortent d'un "œuf magique" ou sont des fées. Les gens d'esprit ont de l'esprit grâce à elles. Leur justesse et leur à propos sont si grands que même les misogynnes les admirent. Mais leur succès ne les rend pas heureuses. Sans famille et sans affection, elles sont en fait des esseulées. On se prend de compassion pour elles. D'ailleurs ces sociétés qu'elles reçoivent, elles ne les président pas. Ce sont des hommes qui président, des littérateurs ou philosophes comme Fontenelle, d'Alembert ou Diderot. Ces autorités reconnues, ces penseurs officiels, utilisent les sociétés qui les accueillent et les femmes qui les reçoivent, les nourrissent et les honorent. Ils s'en servent pour établir le règne de la pensée unique de ce siècle.

## Les grandes heures de la Normandie



**Michel de Decker**

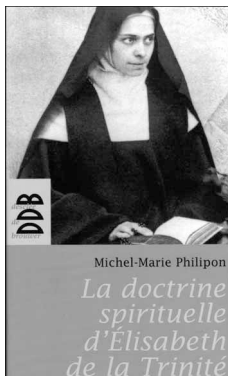
Pygmalion, 390 p., 23 €

Voici une monographie historique, exemplaire et très riche, retraçant la vie, les mœurs et les événements politiques en Normandie, depuis les invasions nordiques jus-

qu'à la Seconde Guerre mondiale et la Libération.

La Normandie est l'une des provinces de France la plus riche... en Histoire, notamment. Historien, scénariste pour la télévision, homme de radio, notamment à France Bleu Normandie, conférencier sur terre et sur mer, Michel de Decker est l'auteur de nombreux ouvrages. Il rappelle et retrace avec brio, ici, les plus grandes heures depuis les premières invasions des Vikings, au début du IXe siècle, jusqu'au débarquement de juin 1944. De grands moments défilent ainsi tout au long de ces pages: le départ du duc Guillaume pour l'Angleterre où il va fonder une dynastie après avoir remporté la bataille d'Hastings (1066) ; ou le siège de Château-Gaillard par Philippe Auguste qui prélude au rattachement de la province au royaume de France (1204). Mais il parsème aussi son texte de très nombreuses anecdotes savoureuses qui ressuscitent des faits étranges de la petite histoire ou des coutumes locales, aussi curieuses que pittoresques. Doté d'une érudition sans faille, écrivant avec un délicieux naturel, comme on livrerait de vieilles confidences au coin du feu, l'auteur devient alors un talentueux conteur. La Normandie est décidément une bien belle province.

## La doctrine spirituelle d'Élisabeth de la Trinité



**Michel Philpon**

*Desclée de Brouwer, 346 p., 19 €*

Dans un monde d'inquiétude et d'angoisse, beaucoup aspirent à la paix; dans un monde de bruit et de pressions de toutes sortes, certains

ont soif de silence. Cet opuscule est un très bon guide pour se mettre à l'école d'Élisabeth de la Trinité (1880-1906). La carmélite de Dijon a fait sienne la signification hébraïque de son nom: Elisa-beth, «demeure de Dieu». Mais elle se sent, elle, habitée par Dieu dans sa Trinité. Élisabeth de la Trinité fait partie de ces âmes lumineuses qui savent s'attacher à l'une de ces grandes vérités les plus simples et les plus vitales, pour y trouver le secret d'une union très grande à Dieu. C'est ainsi que le mystère de l'habitation de la Trinité au plus intime d'elle-même a dominé toute sa vie intérieure. Le cardinal Mercier, à son retour de Rome, après la canonisation de sainte Jeanne d'Arc, s'arrête au Carmel de Dijon. Comme on lui montrait, au chapitre, un tableau représentant sœur Élisabeth de la Trinité, il demanda: «Combien de temps a-t-elle passé au Carmel?», «- Cinq ans», répond la Prieure. Et le cardinal l'esquissa un sourire: «On devient vite une sainte, ici...»

## Une culture de Pentecôte



**Georgette Blaquièrre**

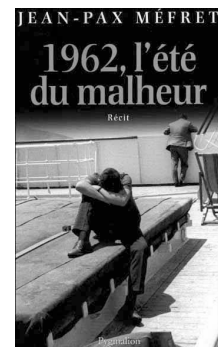
*Ed. des Béatitudes, 126 p., 11 €*

Les groupes de prière du Renouveau charismatique ont marqué l'Église de ces vingt dernières années. Ils ont suscité à la fois créativité, irritation et admiration.

Sans faire de bilan, Georgette Blaquièrre, très connu pour ses réflexions sur la vocation de la femme, entreprend de dire ici ce qu'est l'expérience d'Église vécue dans les groupes de prière. Elle mêle ainsi réflexion théologique et témoignages nés du quoti-

dien de ces groupes. Dans la prière, l'accueil fraternel, les groupes de prière se veulent un lieu où l'on peut faire l'expérience d'une rencontre personnelle avec le Dieu Vivant. Quelle place faisons-nous à Dieu, à la liberté de Dieu, dans notre groupe? Nous savons bien que ces groupes s'enracinent dans l'expérience de Pentecôte et que l'Esprit Saint n'est pas toujours facile à vivre. Saint Jacques a bien raison de dire qu'on peut tuer avec la langue... L'auteur précise que si «le Renouveau a été suscité par le Seigneur pour l'annonce de l'Évangile, et non pas pour notre gloire ou notre épanouissement personnel». Il ne faut pas confondre «but» et «conséquence».

## 1962, l'été du malheur.



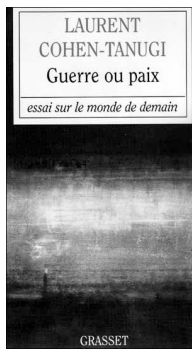
**Jean-Pax Mefret**

*Pygmalion, 250 p., 19 €*

À travers le récit de son adolescence plongée dans la tourmente des dernières années de l'Algérie française, l'auteur revient sur les moments dramatiques de la tragédie vécue par les pieds noirs. Nous voilà immergé dans des mois de désespérance ponctués par les violences meurtrières de la guerre. L'auteur revient notamment sur la bataille de Bab-el-Oued investie par les blindés, sur la fusillade du 26 mars qui fit 80 morts et 200 blessés. Ce livre rappelle un chapitre méconnu de la fin de la guerre d'Algérie et qui provoqua un douloureux exode. En effet en quatre mois, plus de 500 000 personnes fuirent leurs villes et leurs villages pour débarquer en France, devant une population souvent indifférente. Emprisonné à Alger, puis à Paris et Rouen, l'auteur

nous entraîne également dans la vie carcérale de ceux qui s'opposèrent aux choix gouvernementaux. Un livre lucide et émouvant.

## Guerre et paix



**Laurent Cohen-Tanugi**

Grasset, 232 p., 17,50 €

### Les périls d'un monde multipolaire

Alors que s'achève une campagne électorale dont il serait trop facile de dénoncer le caractère hexagonal et l'étroitesse provincialiste, la lecture du présent essai de prospective géopolitique constitue un salutaire appel d'air. En tentant d'esquisser un tableau de ce que sera le monde de demain, il oblige à se poser une question que les candidats à la présidence ont préféré esquiver : quelle sera la place de la France dans ce monde futur ? Autrement dit, l'après-guerre froide est terminée, mais nous n'en avons pas encore pris conscience. Car on postulait que la croissance garantissait la paix : voici qu'il nous faut penser ensemble la prospérité et la conflictualité. C'est cette nouvelle équation (explosive), que cet essai entreprend d'analyser.

Pour comprendre le diagnostic proposé dans ce livre, il faut se reporter aux deux thèses opposées qui ont été formulées à la fin de la guerre froide. Selon l'une, celle de Francis Fukuyama, le triomphe définitif de la démocratie libérale et de l'économie de marché nous promettait un « monde plat » et apaisé. À l'opposé, pour Samuel Huntington, la disparition du conflit idéologique laissait le champ libre à l'émergence de nouvelles disputes culturelles et religieuses débouchant sur « un choc des

civilisations ». Or nous constatons aujourd'hui que la mondialisation conforte et infirme simultanément l'une et l'autre thèses. Elle a, d'une part, un effet d'intégration réducteur de conflictualité mais elle engendre, du même coup, des résistances identitaires radicales face à cette menace d'homogénéisation et provoque une redistribution des puissances économiques porteuse de conflits potentiels. En bref, nous nous trouvons dans un monde multipolaire où l'appartenance à un même univers globalisé n'interdit pas le surgissement de conflits entre les divers pôles. Pour les Français, dans la mesure où ils l'opposent à l'hégémonie d'une superpuissance, la multipolarité est spontanément perçue comme un progrès. Mais est-ce la réalité ?

Au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle s'ébauche un monde beaucoup plus incertain, marqué par la montée en puissance des grands pays émergents, l'affirmation d'un islam radical hostile à l'Occident, les menaces de prolifération nucléaire et autres risques planétaires. Dans le même temps, le fiasco de l'aventure américaine en Irak et le rejet de la Constitution européenne annoncent la fin de l'ère atlantique, caractérisée par le leadership du couple euro-américain sur le système international. La mondialisation est désormais le principal moteur des transformations de la planète, mais ni ses détracteurs, ni ses zélateurs n'ont perçu qu'au tournant du nouveau siècle, elle est elle-même devenue un phénomène géopolitique qui comporte ses propres mouvements régressifs. Les États-Unis, l'Europe et les autres démocraties sont placées devant un triple défi. Comment accompagner au mieux la spectaculaire montée en puissance de la Chine et de l'Inde et le réveil de l'islam sur la scène internationale ? Comment l'Europe peut-elle éviter la marginalisation dans un monde structuré par le duopole américano-asiatique ? Comment l'Occident démocratique peut-il restaurer son leadership politique, pour faire face aux risques mul-

tiples du monde multipolaire qui nous attend ?

Analysant la montée des périls que recèle l'avènement d'un monde fragmenté et constatant l'impuissance croissante de l'Occident à imposer sa loi, l'auteur estime qu'il n'y a d'issue que dans l'adoption d'une stratégie commune aux grandes démocraties occidentales. Celle-ci devrait réussir un subtil compromis entre une attitude défensive – pour s'opposer aux menaces posées par de nouvelles puissances – et une attitude offensive visant à instaurer un système multilatéral adopté à la nouvelle distribution des forces. Dans cette perspective, il imagine qu'une alliance entre la puissance militaire américaine et le « soft power » européen réunirait deux atouts indispensables. Encore faut-il que l'Europe et l'Amérique se résolvent à un réalisme prenant en compte la nouvelle donne multipolaire et n'hésitent pas à dépasser leurs appréhensions réciproques.

Moins de vingt ans après la chute du mur de Berlin, triomphe supposé de la démocratie et du marché, s'ébauche un monde bien plus incertain, marqué par la montée en puissance de la Chine, l'Inde et la Russie, l'affirmation d'un islamisme radical hostile à l'Occident, les menaces de prolifération nucléaire et autres risques planétaires.

Dans le même temps, le fiasco de l'aventure américaine en Irak et l'enlisement de l'Europe politique annoncent la fin de l'ère atlantique, caractérisée par le leadership du couple euro-américain sur le système international.

La mondialisation est désormais le principal moteur des transformations de la planète, mais ni ses détracteurs, ni ses zélateurs n'ont perçu qu'au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, elle est devenue porteuse de tensions autant que d'apaisement. Stratégies de puissance, compétition énergétique, réveil des nationalismes et des passions identitaires, guerre, terrorisme : la dépolitisation des mouvements économiques, dogme de la pensée libérale depuis les années quatre-

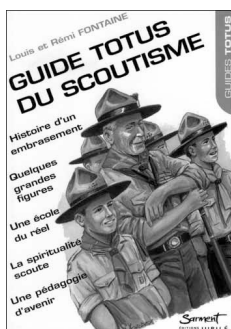
vingt, se heurte à la géopolitisation de l'espace mondialisé, pour nous livrer les clés du monde recomposé qui en découle.

Une tentative d'esquisse de ce que sera le monde de demain et de la place qu'y auraient l'Europe et la France.

C'est en s'en prenant à l'image trop idyllique que nous nous faisons souvent de la multipolarité que Laurent Cohen-Tanugi bouscule radicalement les idées reçues. Force est pourtant de constater qu'«un monde multipolaire peut être synonyme de chaos». Pour le vérifier, il n'est que de songer aux risques de la prolifération nucléaire ou, plus pacifiquement, aux bouleversements que peut produire l'accession d'un pays comme la Chine au rang de superpuissance mondiale.

S'il fallait encore doucher les illusions françaises, l'auteur n'hésite pas à évoquer à quoi se réduirait le poids de notre pays face à une entente entre, par exemple, les pôles américains et chinois. Il rejoint ainsi Hubert Védrine qui dénonçait récemment ce qu'avait d'illusoire le rêve européen d'une multipolarité équilibrée alors que «le monde multipolaire se développe sans nous demander notre avis et sans correspondre à nos schémas». Face à des pays émergents qui noueraient des liens entre eux, «il peut y avoir une Europe aboulique et une France qui aurait perdu la main».

## Guide Totus du Scoutisme



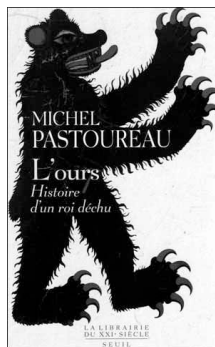
**Louis et Rémi Fontaine**  
Ed. du Jubilé, 280 p., 14 €

Le scoutisme fête cette année son centième anniversaire. On mesure

mal aujourd'hui l'influence considérable qu'il a pu avoir pour les générations précédentes.

Ce Guide Totus, fidèle à la tradition de la collection, voudrait inviter le lecteur à aller plus haut et plus loin en découvrant le thème abordé. Ici le centenaire du scoutisme est l'occasion d'un focus très honnête et très bien fait sur le scoutisme. Il relate l'histoire fulgurante, de Baden-Powell aux grandes heures du scoutisme dans les années 30. Il est l'occasion de portraits des grandes figures tel Paul Coze, le chanoine Cornette, le père Jacques Sevin, le père Doncoeur, Guy de Larigaudie... Un chapitre est consacré à la pédagogie, la méthode et l'esprit scout, sans oublier la spiritualité scout. Après les crises il ébauche un état des lieux et ouvre quelques perspectives sur l'avenir. Le lecteur néophyte trouvera également un glossaire, des abréviations en usage dans le scoutisme, quelques grandes dates, des scouts célèbres ou inattendus et une bibliographie.

## L'Ours, histoire d'un roi déchu



**Michel Pastoureau**  
Seuil, 424 p., 23 €

L'auteur d'une histoire de la couleur bleue s'est lancé dans une extraordinaire histoire de l'ours. Cet ouvrage revient sur les rapports entre le plantigrade et nous, non seulement dans l'imagerie populaire, l'héraldique ou les contes, mais jusque dans notre vocabulaire (être un ours... mal léché). On apprend ainsi que «baron» vient des langues germaniques - Bär, qui donnera baro, signifiant «celui qui frappe et qui tue».

Alors que l'espèce de cet animal longtemps considéré comme le roi des animaux (3,50 mètres pour un mâle debout, et jusqu'à 600 kilos), est pratiquement éteinte, l'histoire s'empare du sujet, respectant ainsi la règle tacite suivante: l'histoire apparaît quand le phénomène disparaît.

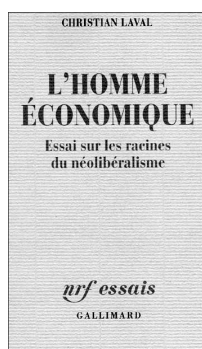
Un animal à part, du fait de sa ressemblance avec l'homme. Il se tient debout sur ses pattes arrière, se sert habilement des antérieures, est omnivore, marche, nage et met au monde des petits minuscules et désarmés. La mythologie grecque lui donne une bonne place. La Grande et la Petite Ourse, c'est Callisto et son fils, transformés par Zeus. Pâris, exposé à la naissance, est sauvé par une ourse qui l'allait. Les récits celtes, germaniques et slaves sont peuplés d'êtres nés des amours des humains avec des ours(es). Dans ces temps anciens, l'animal est symbole de force sexuelle et de pouvoir. Vaincre un ours en combat singulier, manger sa chair, boire son sang, ce sont des rites de passage pour les guerriers dans plusieurs cultures anciennes.

Le dangereux plantigrade règne sur les autres animaux, cédant ce privilège, selon les époques, à l'aigle, à l'éléphant et au lion, qui le supplantera au Moyen Âge. À cette époque, l'ours symbolise le diable. En effet, ce dernier est omniprésent, notamment dans les rêves des souverains et des moines («On rêve beaucoup en Occident à l'époque féodale», précise Michel Pastoureau). Il adopte toutes sortes de déguisements pour tromper les humains, et l'ours à la force non maîtrisée, qui souvent terrorise les populations, finit par symboliser le Malin.

Pourtant en 1902, à New York, naît Teddy Bear, un jouet en hommage à Theodore Roosevelt. À la même période, en Allemagne, une handicapée, Margarete Steiff, crée son ourson en peluche. À compter des années 50 apparaît Paddington, Winnie, Baloo, Nounours, Michka, Petit Ours Brun, qui tous peuplent l'univers enfantin. Un fétichisme qui inspire à l'auteur des lignes amusées sur l'attachement

à ces objets transitoires que les parents «archivent» avec amour. Notre plantigrade est passé d'un statut quasi divin à celui de bouffon puis de consolateur des enfants. De même que l'homme du Paléolithique partageait parfois ses peurs et ses cavernes avec l'ours, de même l'enfant du XXI<sup>e</sup> siècle partage encore ses frayeurs et son lit avec un ourson, son double et peut-être son ange gardien.

## L'Homme économique, essai sur les racines du néolibéralisme.



**Christian Laval**

Gallimard, 396 p., 25 €

Le néolibéralisme entend triompher partout dans le monde comme la norme unique d'existence des êtres et des biens. Il n'est pourtant que la pointe émergée d'une conception anthropologique globale qu'au fil des siècles, l'Occident a élaborée. Celle-ci pose que l'univers social est régi par la référence que chacun s'accorde à lui-même, par l'intérêt qui l'anime à entretenir les relations avec autrui, voire l'utilité qu'il représente pour tous. La définition de l'homme comme « machine à calculer » s'étend bien au-delà de la sphère étroite de l'économie, elle fonde une conception complète, cohérente, de l'homme intéressé, ambitionnant même un temps de régir jusqu'aux formes correctes de la pensée, à l'expression juste du langage, à l'épanouissement droit des corps. Cette anthropologie utilitariste, fondement spécifique de la morale et de la politique en Occident, fait retour avec le néolibéralisme contemporain sous des formes nouvelles.

Ce voyage est de ceux que l'on n'oublie pas. Son but? Refaire le chemin intellectuel qui a fait naître la représentation de cet être économique rationnel et calculateur: *l' homo œconomicus*. Et comprendre quel modèle de société il inspire? Tout en montrant, au passage, que la science économique s'est appuyée sur cette nouvelle définition de l'homme plus qu'elle ne l'a inventée. En retraçant, dans un vaste tableau d'histoire et de philosophie, les racines du néolibéralisme, l'auteur donne à voir la forme, le contenu, la nature de la normativité occidentale moderne telle qu'elle s'affirme aujourd'hui dans sa prétention à être la seule vérité sociale, à se poser en seule réalité possible.

Peut-on comprendre notre époque dominée par le primat de l'économie en évitant simplifications et anathèmes? Ce livre contribue à dépasser le problème, la seule question de l'idéologie bourgeoise: comment les sujets de l'économie que nous sommes sont devenus des êtres assujettis à l'économie?

Les opposants et les défenseurs du libéralisme s'opposent et ont chacun délimité leur camp. Mais dans cette logorrhée, les participants ne cherchent guère à connaître les différents sens que ce mot a pris à travers l'histoire. De quoi parlent, au juste, ceux qui le stigmatisent? De la liberté des consciences auquel le libéralisme politique est historiquement lié? De la démocratie d'opinion inhérente à toute société démocratique? Ou de la prédominance du marché et de ces critères de rentabilité dans le monde d'abondance qui est celui de l'Occident? C'est cette prédominance que la critique actuelle du capitalisme dénomme « néo libéralisme » ou « ultralibéralisme », en désignant, sous ce terme, une conception du monde où les relations sociales sont calquées sur les lois de l'économie et où l'État se fait le plus discret possible. Cette vision dont les Anglo-Saxons n'ont pas l'exclusivité a une longue histoire et c'est la principale qualité de ce livre de restituer celle-ci

dans le temps long de l'évolution des mentalités.

Contrairement à ce qu'imaginent certains, la « société de marché » où les hommes passent contrat sans se soucier d'autre chose que de leur profit immédiat n'est pas une évidence « naturelle ». Pour que cette forme d'esprit s'instaure, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle en Europe, notamment à travers les œuvres John Locke, puis celles des penseurs utilitaristes comme le français Helvétius ou l'anglais Joseph Bentham, il a fallu qu'un certain nombre de contraintes sociales et d'exhortations religieuses s'estompent et que naisse une conception de l'homme autocentré sur lui-même, où vertu et intérêt personnel s'identifient. « Ce régime normatif moderne mobilise une représentation qui fait de l'homme un être d'action voué au bonheur et repose sur un principe d'activité qui le pousse à maximiser son plaisir et diminuer sa peine. Utilitarisme diffus qui traduit la fin de la longue prédominance de la vie contemplative sur la vie active, ainsi que l'a souligné Hannah Arendt », précise l'auteur, qui ajoute que cette « conception synthétique offre une nouvelle justification de l'homme quand s'affaissent les vérités théologiques de la révélation, au fondement des pratiques de charité, et les valeurs de dévouement, de courage et de générosité de la noblesse ». En somme, explique l'auteur, pour être dépourvue de métaphysique, la vision utilitariste-hédoniste qui domine aujourd'hui en Occident est solidaire d'une « ontologie » diffuse qui a mis des siècles à se constituer.

Et de nous rappeler au passage que chez les Anciens, notamment chez les Grecs, le commerce était l'activité la moins valorisée dans la société. Ou qu'au Moyen Âge les ordres religieux contemplatifs primaient sur les réguliers. Des siècles durant en Europe, ni le travail, ni l'épargne, n'ont été les valeurs primées, mais plutôt la gloire et la sainteté, et aussi la dépense et la prodigalité de ces fêtes religieuses qui rythmaient la vie collective et organi-

saient une autre conception du temps que la notre, comme l'ont montré Pierre Chaunu ou Philippe Ariès. Concernant l'époque médiévale, précisons quelques éléments. L'affaire de l'usure, en Occident est perçue actuellement par les historiens comme l'accouchement du capitalisme. Hélas l'auteur n'approfondit pas le distinguo entre prêt à intérêt (emprunt) et usure. Certes l'Église a condamné l'usure. Certes «faire de l'argent sur le dos d'autrui» (un gain sans travailler), sur le temps qui passe, donné par Dieu (on vole le temps de Dieu), est rarement bien vu. En outre on reçoit plus que ce que l'on a donné. Mais quelle banque actuellement pourrait prêter à un taux de 20 % ? Le marché la sanctionnerait automatiquement, et non l'Église. On a simplement changé d'instance de régulation, même si les entreprises parlent d'éthique de et dans les affaires.

L'auteur précise, page 35: «L'Église refuse que l'argent soit autre chose qu'un intermédiaire utile des échanges entre marchandises, elle refuse qu'il soit une fin en soi». Le capitalisme n'est pas né un beau matin ni n'est issu d'une génération spontanée. Pour l'auteur son développement n'a été rendu possible que par «l'affaiblissement des tabous religieux qui pesaient sur l'argent».

Si la levée des interdits religieux en matière économique a selon l'auteur, permis le développement du capitalisme, n'est-ce pas reconnaître à l'Église trop d'influence? Souvent, une législation abondante est le signe du non-respect des consignes. Le rappel à l'ordre est nécessaire, car les lois ne sont pas appliquées. D'autres facteurs peuvent entrer en jeu tel que la géopolitique, l'insécurité... Exemple : Pour d'aucuns, le Moyen Âge n'est qu'une succession de guerre, soit; mais alors comment peut-on produire et échanger des biens quand on fait la guerre et que la destruction prime la production! Toutefois, avec l'auteur on peut souligner la divergence de conception du temps. Pour le marchand ou le banquier, le temps permet le gain et l'enrichissement

alors que pour l'Église, le temps, qui appartient à Dieu, permet de «faire son salut» et d'exercer la charité (on parlerait de solidarité actuellement). Le temps pour l'homme d'affaire est mesure (calcul), d'où le rattachement de notion de risques, de compatibilité, de probabilité. Le «bourgeois» se veut le maître du temps, compté et quantifié.

En fin de compte on s'aperçoit que tout est dû à la tyrannie du nombre, du chiffre du quantitatif.

Tout commence vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, lorsque la recherche de l'intérêt personnel, après avoir été décriée sur le plan moral depuis l'Antiquité, commence à être jugée positivement. Une transformation qui naît d'abord d'une analyse du pouvoir de l'État. Avec le développement de la pensée mercantiliste, les économies nationales sont de plus en plus pensées comme des entités ayant des intérêts propres, et chaque individu devient un contributeur à la puissance globale de l'État. Sa motivation personnelle n'est plus condamnable, elle doit seulement être bien employée. La Renaissance a consacré l'utile comme intégrateur politique. Fait partie de la Cité celui qui est utile, tel pourrait être le mot d'ordre de l'Humanisme! La politique devient également une «police» économique où il faut conduire les hommes en maniant les intérêts.

En suivant le temps, au XVII<sup>e</sup>s, l'estime va apparaître ainsi que «l'éthique noble». Mais c'est au cours du XVIII<sup>e</sup>s, avec les Lumières que le «grand retournement» va se réaliser, en s'appuyant sur certains traits de la renaissance. L'utilitarisme règne. Mandeville et sa fable, Helvétius, la doctrine de la maximisation... Après quelques résistances de la morale, un «manque de Providence» se fait jour: Dieu se fait discret. Alors un nouveau dogmatisme (la rationalité devient la norme) étend son pouvoir. Une nouvelle société, la société de surveillance mutuelle, s'installe. On assiste donc à la fabrique politique de l'homme économique. Helvétius est le philosophe de l'utilité

politique et Bentham s'intéresse au gouvernement des hommes, qui joint l'intérêt public et l'intérêt privé. L'utilité contre la morale.

L'étape suivante consiste à se débarrasser définitivement de la morale. Bernard de Mandeville et sa célèbre Fable des abeilles laisseront leurs traces dans cette évolution: le médecin anglais s'attachant à montrer, selon ses propres termes, que «les vices privés font le bien public».

L'ouvrage montre ensuite comment la quête du bien-être par la poursuite de l'intérêt individuel s'est séparée de la morale par l'introduction d'un nouveau sens donné à la notion d'utilité. Ainsi, Jean-Baptiste Say explique en 1821 : «Vous n'appellez utile que ce qui l'est aux yeux de la raison, tandis qu'il faut entendre par ce mot tout ce qui est propre à satisfaire les besoins, les désirs de l'homme tel qu'il est. Or, sa vanité et ses passions font quelquefois naître en lui des besoins aussi impérieux que la faim». Une notion de l'utilité qui réfute tout jugement moral des désirs, dont la satisfaction est bientôt assimilée à la richesse.

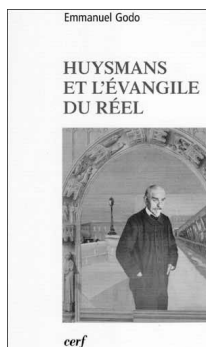
Comme chacun ne peut subvenir seul à tous ses désirs, le besoin que l'on a des autres pousse à l'échange. L'individu devient alors l'acteur d'un marché.

Christian Laval conclut son livre en affirmant que nous sommes tous devenus des individus uniquement jugés sur notre contribution au marché et contrôlés par ses normes. La famille, les amis, la littérature, etc., tout cela aurait-il complètement disparu? On le suit moins sur ce registre. D'autant qu'il nous suggère que le libéralisme économique a souvent connu des passages à vide au cours de l'histoire.

Enfin, à ceux qui s'obstinent à ne pas voir la différence entre le libéralisme d'un Raymond Aron et celui des «Chicago Boys» des années 80, on rappellera la classification établie dans les années 30 par le philosophe italien Benedetto Croce entre la tradition libérale et ces «libéristes» qui font du marché, «la loi suprême de la

vie sociale et considèrent la satisfaction maximale des intérêts en tant que tels comme un critère du Bien ». Un débat qui n'est pas sans rappeler celui ayant trait aux libertariens et qui, comme l'on voit, n'a pas pris une ride...

## Huysmans ou l'Évangile du réel.



**Emmanuel Godo**

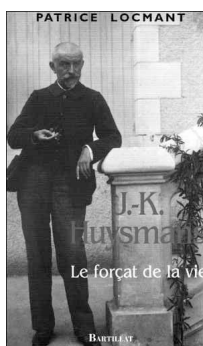
Le Cerf, 336 p., 24 €

Après Victor Hugo et Dieu, bibliographie d'une âme (2001), Paul Claudel, la vie au risque de la joie (2005) et Sartre en diable (2005), l'auteur poursuit sa réflexion sur les fondements et les enjeux spirituels de la création littéraire. Dans cet essai qui s'intéresse aux romans de Huysmans, il étudie la cohérence de sa trajectoire intérieure. Car pour l'auteur qui « s'intéresse beaucoup aux rapports entre la spiritualité et la littérature. L'idée est qu'il n'y a pas d'écriture sans recherche de sens, sans quête ».

Huysmans demande à la littérature de montrer la réalité dans sa vérité la plus crue. Longtemps il croit qu'il n'y a rien à espérer, que la vie n'a pas d'autre sens que celui d'être une farce sinistre, où seul le pire arrive. Puis une lumière se dessine dans le brouillard cafardeux: moment singulier qui échappe, pour une large part, à celui qui le vit. Huysmans se convertit. Le réel fut son évangile, au goût âcre mais fascinant. La foi qu'il embrasse ne perd jamais de vue la misère de l'incarnation. Elle se vit à l'épreuve du présent, ne travestit pas le réel, fait la chasse à tout ce qui entrave le salut (la niaiserie des bigots, l'angélisme sous toutes ses

formes...). De l'écrivain naturaliste, proche de Zola, à l'oblat de Ligugé, de l'esthète décadent d'*À rebours* au mystique amoureux de liturgie et de plain-chant, l'auteur montre qu'il n'y a jamais eu qu'un Huysmans, un homme animé par la passion du vrai, qui voit surgir l'inespéré des horizons grisâtres de la ville moderne. « L'humain, c'est la tension entre des aspirations contraires; et les livres sont des miroirs de la complexité humaine », termine ce chercheur qui travaille désormais sur Gérard de Nerval.

## Huysmans, le forçat de la vie.



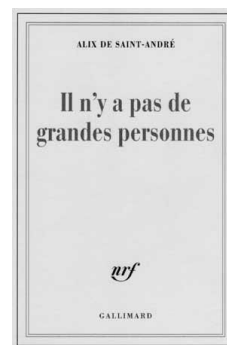
**Patrice Locmant**

Bartillat, 288 p., 20 €

Joris-Karl, est le pseudonyme de Charles Georges, qui se prénommait Charles Marie Georges. Et Joris-Karl, par l'alchimie de l'abréviation et du dandysme, est devenu JK, que l'on prononce « Jika ». D'origine hollandaise par son père, petit artisan marginal qui s'adonnait à la lithographie comme d'autres au point-de-croix, Huysmans, né en 1848, gardera toute sa vie ce sens de la broderie stylistique. Pour la peine, certains critiques assimileront ce style à une hystérie de la véhémence et du tarabiscotage. Pour Maupassant, il est « l'Ulysse des gargotes ». Pour Jules Renard, « du Zola en zinc et du naturalisme en toc ». Pour Léautaud: « Avec ses chinoiseries de style et sa bondieuserie, le plus borné de tous les naturalistes ». Drieu La Rochelle évoque « le faible Huysmans ». Seul Valéry lui conserve son admiration. Le naturaliste Huysmans ne fait pas l'unanimité. On dénonce, comme chez son ex-ami Zola, son romantisme de

l'égout. Le présent biographe l'assimile à un forçat de la vie. Il insiste sur le JK intime qui, insensiblement, avec *Des Esseintes* dans *À rebours* et Durtal dans *Là-bas*, annonce, par son dégoût du monde et sa quête désespérée de l'absolu, le *Bardamu* de Céline. Fumeur (il meurt d'un cancer de la mâchoire en 1907), le décadent et mystique Huysmans, donne l'impression d'être un Dorian Gray redessiné par Breton, agaçant et génial, auteur décrié d'*À rebours*, le premier antiroman du XXe siècle. Mais JK est ainsi. D'ailleurs le biographe reprend le mot de Léon Bloy « un bienfaiteur du Néant ». Enfin, peut-on voir en JK une « voie nouvelle de la littérature »? Flaubertien, baudelairien, agnostique, puis pieux, roi de l'impression, défenseur des impressionnistes, cet écrivain « constamment heureux dans la trouvaille et l'invention », selon Julien Gracq, a été aussi peu compris que peu lu. En décapant le vernis, l'auteur offre un semblant de réponse: le forçat de la vie portait beaucoup de chaînes.

## Il n'y a pas de grandes personnes.



**Alix de Saint André**

Gallimard, 416 p., 20 €

Depuis un coup de foudre lors d'une dictée par un gris matin d'automne dans un collège du Maine-et-Loire, sa folle passion a conduit l'auteur à toute sorte d'extrémités. Pour l'amour de Malraux, elle a acheté des chats de gouttière, appris la grammaire espagnole, visité la Bosnie en guerre, organisé une campagne télévisée, péroré à la chaire d'universités new-yorkaises, tenté un acrobatique ménage à trois avec Proust, traqué sa

trace chez Chateaubriand, assassiné Rousseau, poursuivi toutes ses femmes d'une jalousie féroce et même kidnappé sa fille dans les pages d'un roman. Jusqu'au jour où elle s'est retrouvée face à face avec Florence, la véritable fille de son héros... un âge apparaît et va la guider. L'auteur évoque donc les deux hommes de sa vie, son grand amour d'adolescence et son grand amour de jeunesse: André Malraux et Marcel Proust. Elle rencontra le premier à 14 ans au cours d'une dictée qui était en fait le début de « La condition humaine ». Le second s'est installé dans son cœur par le biais de la patronne d'une pension de famille et de sa sœur.

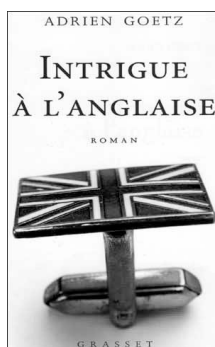
Le présent ouvrage tire son titre d'une scène qui ouvre les Antimémoires. À Malraux lui demandant ce que lui avaient appris trente ans de confession, l'aumônier des Glières avait répondu: « Dans le fond, il n'y a pas de grandes personnes ». Propos à relier aux considérations malrucciennes sur le misérable tas de petits secrets qui caractérisent une existence. À moins que la foi ou l'héroïsme, ou le génie artistique ne parviennent à la transporter. Retenant la leçon, l'auteur a conservé l'esprit d'enfance dont Bernanos nous assure qu'il est nécessaire au salut. Elle a toujours le ton primesautier et le vocabulaire insolent qui furent le cauchemar des enseignants des collèges Saint-André (Saumur) et Victor-Duruy (Paris). Ses facéties ont bien dû lui valoir du côté du Cadre noir (dont son père fut une des prestigieuses figures) de drôles de surnoms.

Un jour, elle découvre cette réflexion de Malraux à propos de ses Antimémoires: "C'est mon vrai livre... Je pense à Proust. Du côté de chez Swann a rendu impossible une nouvelle tentative qui eût ressemblé à celle de Chateaubriand. Proust est un anti-Chateaubriand. Chateaubriand est un anti-Rousseau. J'aimerais être un anti-Proust..." L'auteur se lance alors dans le comparatisme littéraire. L'essentiel de ce livre porte ainsi sur la vieille querelle sur ce qui dans un écrivain relève de l'homme et ce qui

relève de l'œuvre. On connaît les explications de Proust sur le fameux « autre moi ».

L'exercice d'admiration n'exclut pas la profondeur. Finalement l'auteur a remonté le cours de la littérature française avec un guide nommé Malraux, s'interrogeant avec lui sur le genre des confessions, et autres Mémoires. Au point de tomber dedans. Quand on écrit une histoire personnelle de Malraux, cela donne forcément une « anti-biographie ».

## Intrigue à l'anglaise.



**Adrien Goetz**

Grasset, 340 p., 18 €

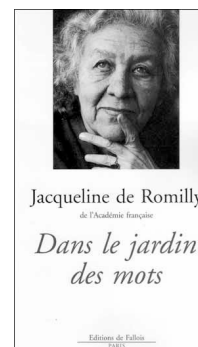
29 août 1997. À peine nommée au musée de la Tapisserie, à Bayeux, la jeune conservatrice du patrimoine, Pénélope doit faire face à un attentat qui touche sa directrice du musée mais aussi à des apparitions de mystérieux fragments manquants à la tapisserie de Bayeux dans une vente à Drouot... Tous ces événements ont un lien. Mais lequel? Ainsi sont réunis, dans une énigme autour des trois mètres de toile de lin manquant à la Tapisserie de Bayeux, une jeune conservatrice au prénom prédestiné, son petit ami, jeune "bobo" de la place des Vosges, un vieil aristocrate vivant dans une île, un journaliste local, sorte de "Columbo du bocage"? Sans compter avec la présence plus ou moins insolite de la princesse Diana et de son amant Dodi, du duc de Windsor et de sa femme Wallis, et, pour faire bonne mesure, de Vivant Denon et de quelques autres figures historiques? Avec ses amis, Pénélope mène donc une enquête historique, policière et intellectuelle. Il nous envoie faire un tour chez les Coptes,

nous ramène au Louvre de Vivant Denon, met sous nos yeux une lettre inédite de Mérimée... Et tout se passe entre le 29 août et le 16 octobre 1997, entre Bayeux et Paris, avec un petit détour par une île Anglo-Normande.

L'auteur nous balade à la fois dans la région et ses monuments mais aussi dans l'érudition et la fantaisie. L'auteur tisse au fil des pages un subtil jeu sur l'art, mêlant fiction et enquête, dans un brillant labyrinthe de fausses pistes et de vraies découvertes.

L'auteur construit son récit sans trébucher, prodiguant avec légèreté un solide savoir. Un Da Vinci code intelligent et littéraire.

## Dans le jardin des mots.



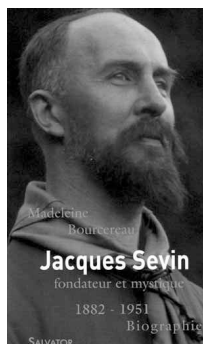
**Jacqueline de Romilly**

Ed. de Fallois, 318 p., 18 €

À 94 ans, presque aveugle, Jacqueline de Romilly, publie un revigorant appel à la sauvegarde de la langue française et au bon usage des mots. Elle aime faire partager son amour de la langue. Et elle veut avant tout, en donner le goût. C'est-à-dire qu'elle insiste plus sur les beautés de cette langue que sur les dangers qui la menacent. On se souvient d'ailleurs du mot de St Exupéry: « on ne peut plus vivre sans poésie, couleur, amour. Rien qu'à entendre un chant villageois du XVe siècle, on mesure la pente descendue. Il ne reste rien que la voix du robot et de la propagande ». À partir d'un mot qu'elle a choisi, elle en précise le sens, la valeur correcte, l'étymologie, ainsi que l'évolution qui, en fonction des changements de la société ou des découvertes scientifiques, a chargé

ces mots de nuances nouvelles. En somme, elle fait vivre le roman des mots. Les langues, en effet, ne cessent de se transformer. S'il existe des inventions inutiles et pédantes, qui ne sont que des fautes portées par une mode, il existe aussi des changements qui reflètent notre histoire et notre pensée. Il est passionnant d'en suivre le cours car peu à peu les mots se chargent d'une riche complexité. L'écrivain rappelle la nécessité de bien parler pour bien penser et donc vivre mieux. L'académicienne, qui refuse la féminisation abusive du français, clame toujours sa foi dans le pouvoir des mots pour faire barrage à la violence de la société. Réunies ici pour la première fois en un volume, ces promenades « dans le jardin des mots » permettent de contempler, l'un des plus beaux paysages du monde: la langue française.

### Jacques Sevin, fondateur et mystique.



#### Madeleine Bourcereau

Ed. Salvator, 315 p., 25 €

Madeleine Bourcereau, prieure générale la congrégation de la Sainte Croix de Jérusalem, vient de publier une biographie du père Sevin. Ancienne cheftaine de guides, elle est particulièrement engagée dans le monde des jeunes et du scoutisme. Elle retrace avec brio et franchise les débuts puis l'âge d'or du scoutisme en France durant les années 30.

L'apport principal du père Sevin a lieu au cours de la réunion du 1er mars 1920 à Paris où il retrouve avec le Chanoine Cornette les fondateurs de plusieurs groupes parisiens qui s'intéressent au scoutisme. Non seu-

lement il connaît le scoutisme mieux que quiconque mais il a déjà mis sur papier ce que les autres cherchent un peu à tâtons. Son programme est prêt depuis 1917: le nouveau mouvement s'appellera Scouts de France; l'insigne sera la croix de Jérusalem avec la fleur de lys, la prière scout sera celle attribuée à saint Ignace de Loyola à peine modifiée. Il est convaincu qu'une loyauté totale envers le scoutisme de BP est le seul moyen de laisser à ce mouvement toute sa force éducative. Il est également persuadé que le scoutisme contient en germe les valeurs bibliques et évangéliques. L'important est de les faire découvrir et vivre. Cette pédagogie est fondée sur la vision chrétienne de l'homme. Il a établi en profondeur les harmonies existant entre l'intuition de BP et la vision de l'homme inspirée de la foi de l'Église. Après de nombreuses discussions il est chargé de rédiger le règlement. D'ailleurs, il n'a plus, pour cela, qu'à mettre en ordre et compléter les notes qu'il a rédigées sur l'organisation et la technique du scoutisme. Il a été, selon ses proches « le maître à penser du scoutisme ». Le premier rassemblement scout à Chamarande en 1922 qui a réuni 600 scouts s'est fait à son initiative. Persuadé que de la formation des chefs dépendait non seulement l'avenir du Mouvement mais sa valeur, il fonde en 1923 le camp-école de Chamarande.

La loi, la promesse, la vie scout avec toute sa symbolique biblique, la pédagogie fondée sur les valeurs évangéliques et une vision chrétienne de l'homme continuent à aider jeunes et adultes à se construire pour le monde d'aujourd'hui et de demain. La vie et l'œuvre du père Sevin ainsi que la route évangélique du scoutisme qu'il a ouverte aident chacun à découvrir un chemin de foi et à marcher avec d'autres, comme Abraham vers Celui qui nous toujours nous précède. Une très belle biographie qui retrace avec honnêteté et franchise la vie du Père Sevin et les débuts du scoutisme.

### Jusqu'au bout de l'Algérie Française.



#### Jean Pax Mefret

Pygmalion, 288 p., 21.50 €

Le 11 mars 1963, le lieutenant-colonel Jean Bastien-Thiry, 35 ans, polytechnicien, ingénieur en chef de l'air, issu d'une famille appartenant à la grande bourgeoisie lorraine, est fusillé pour avoir voulu supprimer le président de la République française, le général De Gaulle. L'événement est entré dans l'histoire sous le nom d'attentat du Petit-Clamart. Grâce à de nombreux documents inédits, notamment les souvenirs d'Yves Cantelaube, directeur de la sécurité du général de Gaulle et contrôleur général de la police, les lettres de Geneviève Bastien-Thiry, les procès-verbaux d'interrogatoire de l'inculpé, le dossier d'instruction et de police de l'affaire, l'auteur, pied-noir, revient sur les faits. Ayant rencontré des membres du commando qui a organisé l'attentat, il nous entraîne au cœur des années terribles qui ont marqué la fin de l'Algérie française, dans les coulisses, alors opaques, des milieux politiques et des ministères parisiens.

Il s'agit donc d'un "Voyage au cœur d'une Algérie meurtrie", itinéraire suivi jusqu'au poteau d'exécution par Jean Bastien-Thiry, père de trois petites filles. Rappelons que Bastien-Thiry organisa, entre septembre 1961 et août 1962, plusieurs attentats, dont celui du "Petit-Clamart".

Arrêté en septembre 1962, condamné à mort le 4 mars 1963, Jean Bastien-Thiry a été fusillé, sept jours plus tard, au fort d'Ivry près de Paris.